

**Frigon, Martin. *Contes, légendes et récits de l'Outaouais. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2007, LXXXIII-412-[1] p. ISBN 978-2-89583-145-7***

**Aurélien Boivin**

Volume 7, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038360ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038360ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2009). Compte rendu de [Frigon, Martin. *Contes, légendes et récits de l'Outaouais*. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2007, LXXXIII-412-[1] p. ISBN 978-2-89583-145-7]. *Rabaska*, 7, 183–190. <https://doi.org/10.7202/038360ar>

car il serait dommage pour l'âme québécoise qu'il manquât une pièce à la courtrepainte.

**BERTRAND BERGERON**  
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

---

FRIGON, MARTIN. *Contes, légendes et récits de l'Outaouais*. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2007, LXXXIII-412-[1] p. ISBN 978-2-89583-145-7.

Publié en 2007 dans la riche collection « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », lancée par Victor-Lévy Beaulieu en 2003, le recueil que nous offre Martin Frigon, cinéaste et écrivain à ses heures, sous le titre *Contes, légendes et récits de l'Outaouais*, est divisé en trois parties d'inégale longueur : « Premiers regards sur l'Outaouais », « Le Pays légendaire des bûcherons » et « Contes, légendes et récits ». Chacune d'elles rend bien compte des activités économiques, territoriales et patrimoniales de cette vaste région d'abord habitée par les Amérindiens, les Algonquins en particulier, puis envahie par les Blancs, riches industriels anglais, voyageurs des Pays d'en Haut, à la solde des compagnies pelletières, et bûcherons, à la solde, eux, des compagnies forestières. Dans une (trop) courte présentation, l'anthologiste prend soin de préciser qu'il ne cherche pas, avec les textes qu'il a réunis dans son recueil, « à alimenter une certaine nostalgie du bon vieux temps ou à pleurer un quelconque paradis perdu », mais entend participer « d'une certaine réappropriation symbolique de l'histoire du Québec et de certaines de ses figures identitaires (l'Indien, le bûcheron, le draveur, etc.) qui appartiennent au passé et dont les représentations nous rappellent une réalité bien réelle enfouie dans le silence confortable de nos villes endormies par l'information en continu » (p. xiii). Il espère ainsi contribuer à sauver de l'oubli bon nombre de textes sélectionnés et les réactualiser dans la mémoire collective.

Il prend ensuite la peine de préciser les limites de la région outaouaise, sillonnée par des rivières importantes et qui, dans les temps anciens, a été fondue au territoire limitrophe de l'Ontario ou du Haut-Canada, au sud. Cette région comprend les contours de la Grande Rivière des Algonquins, baptisée la Gatineau par les Blancs, et qui se prolonge, jusqu'à la Petite-Nation, « limite ouest de la tradition seigneuriale au Québec » (p. xv), marquée par la célèbre famille Papineau. D'abord majoritairement anglophone puis, à la suite d'une baisse notoire de l'immigration tant américaine que britannique, marquée

par une rapide augmentation de la population francophone, cette région a été le témoin d'une constante rivalité favorisant ainsi les tensions et les affrontements entre les deux groupes ethniques rivaux. Le lecteur s'attend, mais en vain, dans cette section, à une présentation du corpus et des commentaires sur les raisons qui ont motivé le choix des textes. C'est dommage ! surtout que Frigon, dans son introduction, s'il se transforme en véritable historien, reste muet à ce sujet.

Dans cette introduction, l'anthologiste privilégie deux époques importantes qui ont marqué l'évolution de sa région, dans l'unique but de « donner un cadre historique aux contes, légendes et récits [qu'il a] rassemblés » (p. xvi) dans son ouvrage. D'abord, il a voulu rendre hommage aux premiers habitants de ce territoire : les Algonquins, qui ont résisté aux envahisseurs blancs et au régime colonial européen. Puis, il a choisi, non sans raison, de s'attarder à l'époque tumultueuse du développement de l'industrie forestière au Bas-Canada, pendant tout le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle et même au-delà. La région est alors envahie non seulement par des Américains et des Britanniques, attirés par l'appât du gain, dans l'une des plus riches régions forestières du pays, mais aussi par des colons blancs, qui se mettent à l'emploi des riches industriels, l'hiver, et qui, l'été, se transforment en agriculteurs sur des terres qu'ils arrachent à la forêt et au territoire des Amérindiens.

Cette introduction, richement documentée et fort bien écrite, dans une langue soutenue mais à la portée de tous, apporte un éclairage certain sur la région et sur l'industrie du bois, qui a connu un développement rapide avec l'arrivée d'industriels comme Philemon Wright, en 1806, que d'autres ne tarderont pas à imiter, non sans provoquer, on peut le concevoir, d'importants bouleversements tant dans la population amérindienne que dans la population blanche, suscitant affrontements et tensions, que certaines personnalités dénoncent, comme le missionnaire oblat Joseph-Étienne Guinard qui s'insurge, dans ses *Mémoires*, contre « la collusion scandaleuse entre les marchands de bois, les financiers et les gouvernements », de même que contre « le pillage des ressources naturelles, les conditions misérables des hommes de chantier, les dommages causés à la nature, ainsi que la mauvaise planification des grands projets d'État » (p. xxiii). Voilà des propos encore d'actualité, surtout en cette période de crise forestière et qui feront plaisir aux défenseurs de nos forêts qui s'insurgent contre ce que le missionnaire appelle « le prolongement du règne des barons du bois, ces écumeurs de la forêt qui jouiss[ent] des redevances dérisoires et [...] profit[ent] de la situation des colons » (*ibid.*), honteusement exploités, asservis comme des esclaves, ce qui était aussi le cas dans d'autres régions du Québec, dont le Saguenay–Lac-Saint-Jean, avec le richissime William Price. D'où encore les rivalités entre ces derniers et les riches propriétaires, voire entre les ouvriers

francophones et les ouvriers anglophones, ainsi qu'en rend compte l'historien-contreur Benjamin Sulte dans son récit « Jos Monferrand », que Frigon, bien entendu, a retenu dans son recueil.

L'anthologiste s'attarde longuement à l'un des chefs amérindiens les plus influents de la région : le superbe et arrogant Tessouat, dit le Borgne de l'Île (p. xxxvi et s.), qui a tenu tête aux premiers explorateurs, dont Champlain. L'utilisateur lira encore avec intérêt le long passage que Frigon consacre à l'industrie du bois et à ses barons, qui ont donné naissance au capitalisme et qui ont ouvert les frontières de la région à une main-d'œuvre étrangère, souvent errante, et provoqué la guerre dite des Shiners (p. lxxxix et s.), alimentée par les Irlandais en majorité qui ont voulu prendre la place dans les chantiers des Canadiens français qui ont dû se défendre, becs et ongles.

Comme l'Outaouais est « l'une des régions du Québec, selon le communiqué de presse, dont l'histoire et la culture comptent parmi les plus épanouis [*sic*] du Québec », et l'une des régions les plus visitées depuis l'arrivée des premiers habitants et des premiers Européens, il est normal que l'anthologiste accorde une place importante – plus de 200 pages – à la culture amérindienne. Dans cette première partie, le lecteur trouvera quelques mythes, dont celui de la création du monde, extrait des œuvres de Bernard Assiniwi, lui-même écrivain d'origine amérindienne, voire celui de l'existence d'un autre monde, avant celui que nous connaissons depuis le Grand Déluge, dont les animaux, qui jouissaient alors de l'art de la parole, étaient les maîtres absolus, alors que Mista-Wabôs, le Grand Lièvre, était, lui, « le plus puissant, [...] le plus rapide à la course et le plus intelligent » (p. 10), voire l'animal le plus respecté que l'on venait consulter pour sa sagesse. Mais, un jour, est survenu un événement en apparence anodin qui a changé complètement le cours des choses. Madame Couleuvre, qui avait l'habitude de faire de sa bouche (et non gueule) un refuge pour sauver ses petits d'un danger quelconque, avale par mégarde une petite souris qui s'y était aussi réfugiée. Éclate alors une guerre véritable entre les animaux qui se sont entredévorer. Dans sa sagesse, le Grand Lièvre fait appel aux Esprits du Monde, sorte de tribunal d'en haut, que dirige Kije-Manite, qui fait part de sa décision au chef des animaux : il détruira ce monde d'inimitié pour en créer un nouveau dans lequel régneront l'ordre et la paix, ordonnant au Grand Lièvre, qui perdrait tous ses pouvoirs et serait condamné à n'être qu'un simple lièvre ordinaire, à sélectionner les animaux qu'il lui permettrait de transporter dans ce nouveau monde. Survient alors le Grand Déluge, qui inonde toute la terre et provoque la mort de tous les animaux laissés pour compte. Quand la pluie a cessé, le Grand Lièvre commande alors au meilleur plongeur d'aller chercher au fond de l'eau un peu de terre pour construire ce nouveau monde et lui permettre de survivre. Après les vaines tentatives de plusieurs des meilleurs

plongeurs de la création, c'est finalement Rat-Musqué qui réussit l'exploit, ramenant un tout petit grain de sable que le Grand Lièvre a tôt fait de fertiliser avec de la fiente d'Ours-Noir, en y semant quelques graines qu'il avait eu la précaution de transporter avec lui de l'autre monde. Ainsi est né le monde nouveau, celui dans lequel nous vivons, un monde qui est toutefois bien loin d'être parfait : les habitants savent user de vengeance jusqu'à s'entretuer.

Dans cette section, qui s'amorce avec un texte de Champlain, explorateur du territoire en 1613, on trouve encore des contes dont « Magha – Le petit homme », de Bernard Assiniwi et d'Isabelle Myre, dans lequel « l'homme à la peau couleur de l'écorce du grand bouleau du Nord quand il prend sa teinte d'hiver » (p. 40) ne joue pas le plus beau rôle en asservissant les Indiens et en réduisant leur territoire à un simple îlot. Car « cette race de conquérants, avides et malfaisants » (*ibid.*), a manqué à sa parole et trahi le pacte conclu avec Magha, au nom de tous les siens et de celui de tous ses descendants. Le lecteur a droit aussi entre autres à quelques textes de Jacques Lamarche, dont « Massacre des chasseurs de la Petite-Nation » et à « Sawu-Ni-Yottin – Vent du sud », rival amoureux d'Anish-Nah-Be, jusqu'à ce que le jeune homme découvre que Vent du sud est plutôt un allié puisque, après l'avoir épié, il lui enseigne la caresse, prélude à l'amour et à l'union avec la femme aimée. Dans « Natoua, princesse de la Petite-Nation », du même auteur, originaire de la région, le lecteur est initié au rituel du mariage dans la tribu de la Petite-Nation, alors que, dans « L'Arc magique de Weska », il est témoin de la violence et de la brutalité de deux frères jumeaux, fils du chef Hakainoué, qui se voient discrédités et destitués par un signe de Weska et son arc magique, en raison de leur fourberie et de leur cruauté à l'endroit de deux jeunes prisonnières iroquoises qu'ils ont assassinées après en avoir abusé.

Outre des contes et des récits, cette section présente aussi des notes sur les chants, les remèdes, les costumes et usages, la conservation des aliments chez les Indiens, que la chanteuse Juliette Gaultier de la Vérendrye a compilées lors d'un séjour parmi eux dans les années 1930 et qu'on avait pu lire grâce au texte de Daniel Clément et Noéline Martin, « Coutumes et légendes algonquines » publié dans *Recherches amérindiennes au Québec*, en 1993.

Dans la deuxième partie, « Le Pays légendaire des bûcherons », on trouve quatre textes seulement, dont trois sont bien connus, soit « Les Hommes de cages », extrait des *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché, « À la gloire du pin blanc », extrait de la *Flore laurentienne* du frère Marie-Victorin, que Frigon a oublié d'inscrire dans sa bibliographie en fin de volume, et la pièce maîtresse de cette section, « Jos Montferrand » de Benjamin Sulte, publié en 1899. Ce personnage haut en couleur, devenu légendaire, demeure l'un des plus illustres forestiers et voyageurs à avoir alimenté par ses prouesses et sa force herculéenne l'imaginaire québécois. Il domine cette génération

d'hommes forts dont la mission, semble-t-il, était de défendre les plus faibles, en l'occurrence les Canadiens français, souvent exploités dans les chantiers où régnaient les riches bourgeois anglophones, les barons du bois, comme certains les ont appelés, qui préféraient aux Canadiens français leurs compatriotes, irlandais, américains ou anglais, gens que Montferrand s'est plu à rosser de belle façon à chaque fois qu'il constatait une injustice. Selon Sulte, l'un de ses principaux admirateurs avec André-Napoléon Montpetit, cet homme fort originaire de Montréal était doté de toutes les qualités, depuis sa tendre enfance, se portant à la défense de ses camarades de classe. Il était bon, honnête, travailleur, d'un courage à toute épreuve, galant à l'endroit du « sexe faible » ou du « beau sexe » (p. 213), religieux fervent, d'une proverbiale générosité et ardent défenseur de la justice, quitte à se voir contraint de rechercher le combat – qu'il a toujours gagné haut la main – pour protéger ceux de sa race. Un de ses exploits devenu légendaire, c'est sa visite en compagnie d'un groupe de ses invités « dans un petit hôtel bien tenu » où il a laissé sa carte en marquant le plafond de l'une des salles des clous de sa botte, non sans faire remarquer à la tenancière, « avec une grâce parfaite », juste avant son départ : « Voici, madame, ma carte de visite : vous pouvez la montrer à vos clients : je me nomme Montferrand ». Cette signature du colosse aurait, dit-on, contribué à la fortune de l'hôtelière, car on venait de très loin pour le voir, d'où le dicton devenu populaire : « *Quand il signe ° Son talon ° Égratigne ° Le plafond* » (p. 215). Sulte raconte bien d'autres exploits de cet Hercule des temps modernes qui, après sa retraite des chantiers, fut le précurseur du curé Labelle en incitant ses compatriotes, les Canadiens français, à s'emparer des belles terres agricoles pour rivaliser avec l'Anglais qui, autrement, disait-il, nous écrasera : « [...] dans les villes nous ne pouvons plus commander ; notre valeur est à la campagne », d'où cette mission qu'il s'est donnée en encourageant « la jeunesse à défricher le sol » (p. 226).

Une autre pièce maîtresse du recueil et peu connue celle-là, ce sont les mémoires du père Joseph-Étienne Guinard, « un simple missionnaire » oblat, que l'anthropologue Serge Bouchard a livrés au grand public en 1980. Ces mémoires nous renseignent sur diverses municipalités outaouaises, Maniwaki, Castor-Blanc, Baskatong, engloutie en 1920 à la suite de la construction du barrage Mercier sur la rivière Gatineau, Grand-Remous, Grande-Pointe... On y trouve encore un ardent plaidoyer en faveur des bûcherons, souvent confrontés à la misère et à la discrimination en raison de l'exploitation dont ils sont victimes de la part de contremaîtres anglais exigeants, voire inhumains. Le missionnaire déplore entre autres maux l'absence de morale des hommes de chantiers qui « buvaient beaucoup d'alcool », « parlaient selon les principes contraires à la morale chrétienne » et avaient pour habitude de « raconter des histoires sales » (p. 251). C'est pourquoi, outre son devoir de porter à ces

bûcherons les secours de la religion, il a décidé de les renseigner sur l'actualité, la politique, les modifications de la société dont ils sont, en quelque sorte, éloignés, perdus en forêt. Il se montre d'ailleurs satisfait des « conférences » qu'il prononce et qui, selon lui, donnent « de bons résultats », qu'il juge « nécessaires et utiles » (p. 252). Met un terme à ses propos un court texte sur les compagnies forestières de la région, renseignements que le missionnaire emprunte à William Snoddie, un informateur privilégié qui y a travaillé sa vie durant.

L'anthologiste met encore à contribution le folkloriste montréalais Édouard-Zotique Massicotte, qui a compilé, au cours de sa prestigieuse carrière, non seulement des contes – il en a même écrit plusieurs – mais aussi des chansons de voyageurs dont on trouve un florilège sous le titre « Les Chansons de voyageurs ». Ces chansons sont classées par catégories et Massicotte fournit au moins un exemple pour chacune.

Il est étonnant de constater la petite place qu'occupe Louis Fréchette dans cette anthologie, lui qui, en particulier dans ses *Contes de Jos Violon*, a souvent situé ses intrigues dans les chantiers de la Gatineau. Son talentueux conteur est un vrai voyageur qui a sillonné les rivières de ce coin de pays en compagnie des héros de ses contes : Tipite Vallerand, Tom Caribou, Titange... Le lecteur n'a droit qu'au « Monney musk » : malgré les mises en garde de son ami Jos Violon, Fifi Labranche accepte, un soir de Noël par surcroît, de faire danser les marionnettes. Son violon est ensorcelé jusqu'à sa descente du chantier au printemps, alors qu'un missionnaire le bénit.

Dans la dernière partie du volumineux recueil, on trouve un conte de chantier, « La Perdrix merveilleuse » qu'Albert Ferland emprunte au répertoire du père Tourangeau dit Nantel, de la Rivière-Rouge. Il y est question de la fin tragique d'un bûcheron originaire de Cap-à-l'Aigle, le grand Tanis, mécréant et blasphémateur « sans religion, un homme capable de mauvais coups, un homme qui ne craignait ni Dieu ni diable » (p. 327) et que tous ses compagnons fuyaient comme la peste. Un jour, on le surprend à invoquer un jongleur indien, comme les « faiseurs de médecine chez les sauvages » (p. 328). Un autre jour, il reçoit l'ordre, accompagné d'une jeune recrue, « d'aller tirer les billots qui s'étaient empilés un peu loin de l'eau et qu'on n'avait pas eu le temps de sortir du bois jusqu'au rivage dès les hautes neiges » (p. 329). Il blasphème à propos de tout et de rien, des chevaux, des chaînes, des billots, des ornières, car il n'était jamais content. Il invective les billots : « [...] vous allez sortir d'ici, billots du diable ! » (p. 330). Et Tanis de fouetter les chevaux pour qu'ils bougent un énorme billot quand se pose, sur une souche tout près de lui, une perdrix qu'il a beau frapper d'un gourdin, sans que l'oiseau bouge, « comme s'il eût frappé sur un fantôme » (p. 331), puis, proférant une terrible parole à la Vierge, il est témoin de l'envol de l'oiseau.



Au même instant, un bruit terrible, épouvantable perce la forêt, provoquant la panique des chevaux qu'il retenait. Traîné par les bêtes, il meurt après que sa tête eut frappé un arbre à toute vitesse, victime de la colère de Dieu, selon le narrateur.

La contribution du conteur Robert Lalonde, originaire de la région comme Assiniwi et Lamarche – à ne pas confondre avec son homonyme comédien, romancier et nouvelliste, lauréat du prix Robert-Cliche en 1980 –, est importante puisqu'on retrouve quatre de ses contes. D'abord, « Au fil de l'eau », un conte qu'il a recueilli auprès de Pierre St-Amour, raconte la mésaventure d'un voyageur des Pays d'en haut qui, surpris par la tombée de la nuit, demande l'hospitalité à un couple âgé, qui le force à se départir un à un de ses vêtements, puis de sa peau, de ses os, de sa panse et de ses tripes, ce qui provoque, chez le voyageur, malaise, on peut le comprendre, inconfort et... gêne. À son réveil, le lendemain matin, après avoir replacé tripes, panse, os, peau, sous-vêtements et vêtements de corps, il s'est hâté de déguerpir, non sans avoir été tenu de prendre un copieux petit déjeuner que lui ont offert ses hôtes, sans avoir trouvé explication aux gestes exigés.

« Le Canot du nord », que Lalonde emprunte cette fois à Élise Leclair, est une version moins connue de la chasse-galerie. Les voyageurs, contrairement par exemple à la légende qu'a popularisée Honoré Beaugrand, ne sont plus que deux et le narrateur escamote complètement la séance du pacte avec le diable, pour permettre à ses deux mécréants de se rendre à une danse du Jour de l'An, à Lavaltrie, comme dans la version de Beaugrand. Sur le chemin du retour, un des deux voyageurs lâche « un sacre à faire rougir tous les draveurs » (p. 342). Le canot pique du nez, précipitant les deux compères dans un banc de neige, tandis que le canot file pour disparaître dans la tempête. Les deux hommes regagnent le camp à pied, sans jamais pouvoir dire s'ils avaient rêvé ou non.

Dans « Le Conte de Laramée », un pauvre habitant, incapable de vendre son bois, conclut un pacte avec le diable : il aura autant d'argent qu'il le souhaite pendant une année entière en échange de sa fillette. Il reçoit heureusement l'aide d'un mendiant, Laramée, qui le libère de sa promesse en luttant contre le diable qu'il maltraite à quelques reprises, jusqu'à ce que le Malin décide de s'enfuir si « vite que la terre en tremble encore d'un bout à l'autre du pays » (p. 351). Quant au conte intitulé « La Manchotte », on l'aura deviné, il s'agit de l'une des belles versions du conte-type 706, qu'Hélène Bernier eut volontiers commenté dans son étude *La Fille aux mains coupées* (Québec, 1971), si Lalonde l'eut publié avant cette date.

Si l'anthologiste a encore retenu les « Propos d'un prospecteur » que Lalonde a recueillis auprès d'Aldéma Lanthier, c'est toutefois Jacques Lamarche qui ferme... la marche avec « Une belle bataille électorale », texte



qui rappelle les périodes parfois troubles qu'a connues la démocratie en Outaouais alors que le clergé usait de tous ses pouvoirs pour influencer le vote. Louis-Joseph Papineau, seigneur de la Petite-Nation, l'a appris à ses dépens quand ses partisans ont été empêchés de se rendre à une séance de mise en candidature par des adversaires qui leur ont coupé toutes les voies de communication.

Le recueil de Frigon se lit avec beaucoup d'intérêt, car il ne manque ni d'attrait ni de richesse. Si l'anthologiste s'est donné pour tâche de constituer un corpus diversifié des contes, récits et légendes de sa région, en y compilant des textes qui éclairent le lecteur sur la vie, surtout passée, la géographie et l'économie de l'Outaouais, le spécialiste sera peut-être étonné des choix. Comment, par exemple, expliquer l'absence de cette belle et touchante « Légende de Cadieux », complainte en vers d'un auteur anonyme, sans doute un voyageur instruit, qui se déroule à la croix du Grand-Calumet et que Conrad Laforte analyse dans le tome 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Frigon reproduit sous le titre « La Croix du Grand-Calumet » la version romancée de Guillaume Lévesque. Il eut été intéressant de permettre aux lecteurs de comparer ces deux textes. Si « Le Money musk » de Fréchette a sa place dans un recueil du genre, l'anthologiste aurait dû y ajouter « Tipite Vallerand », qui se déroule en partie au Mont-à-l'Oiseau, un territoire maléfique de ce coin de pays. Mais l'anthologiste a fait son choix et il faut le respecter. Et ce choix garantit, il faut le préciser, de belles heures de lecture

AURÉLIEN BOIVIN

Université Laval, Québec

---

GALLANT, MELVIN. *Ti-Jean l'Intrépide*. Illustrations de MICHEL DUGUAY. Moncton, Bouton d'Or Acadie, « Météorite », 2007, 237 p. ISBN 978-2-923518-22-0.

Ayant été professeur à l'Université de Moncton pendant trois décennies, l'écrivain Melvin Gallant s'est d'abord fait connaître comme auteur de littérature jeunesse par la publication aux Éditions d'Acadie en 1973 de *Ti-Jean : contes acadiens*, un recueil de récits brefs relatant les aventures d'un garçon (ou jeune homme) honnête et courageux, voire héroïque, et toujours prêt à courir de graves dangers pour sauver une princesse en détresse et pour délivrer le monde d'êtres maléfiques. L'auteur a élaboré le personnage de Ti-Jean en puisant dans les contes populaires acadiens transmis par la tradition orale, des histoires qui se sont transformées au fil du temps. Dans un avant-propos à *Ti-Jean-l'Intrépide*, il précise que bien que ces contes « [fassent]